

## TÉLÉGRAPHE OFFICIEL.

## EXTÉRIEUR.

## GRAND-DUCHÉ DE WURTZBOURG.

*Wurtzbourg, le 23 avril.*

Il est arrivé ici le 20 de ce mois des Russes et des Prussiens qui ont été faits prisonniers dans une affaire d'avant-poste qui a eu lieu sur les frontières de Saxe.

Le 2.<sup>e</sup> bataillon d'infanterie du grand-duché de Francfort, sous les ordres de M. le comte de Heisenstach, qui doit faire partie de la garnison de notre forteresse, y est entré le 17. On a reconnu dans ce bataillon, qui vient d'être formé, l'esprit d'ordre et l'excellente discipline qui distinguent d'une manière si avantageuse les troupes de cette principauté.

## INTÉRIEUR.

## EMPIRE FRANÇAIS.

*Paris, le 30 avril.*

Le 4 mars 1813, André Sponza (de Rovigno), montant avec sept autres matelots le trabaque illyrien *il Leggiere*, est pris dans sa traversée de Venise à Spalatro par le corsaire anglais *la Reine-Charlotte*, fort de vingt-cinq hommes, et conduit à Premuda.

Le lendemain, le patron Sponza, son père et deux de ses frères, ayant obtenu la permission de descendre à terre, y résolurent de se délivrer en s'emparant du corsaire.

La tentative seule exigeait autant de prestesse que d'énergie et d'intrépidité de la part de ces quatre prisonniers, qui n'étaient pas même armés de couteaux : aussi, arriver avec une chaloupe sur le corsaire, où ils

trouverent environ vingt hommes; en culbuter une partie dans la mer, frapper, avec les armes qu'ils saisirent, le capitaine à mort; mettre hors de combat ceux qui ne purent se jeter à l'eau, renfermer le surplus dans la cale; en faire sortir les prisonniers que le corsaire anglais avait faits quelques jours avant; puis faire voile avec le trabaque et le corsaire lui-même pour Ancône, où ils sont arrivés après avoir foudroyé deux chaloupes armées qui étaient venues les inquiéter, tout cela se fit avec une incroyable rapidité, et ceux des ennemis qui ont pu être sauvés, les hommes rendus à leur patrie, et leurs libérateurs eux-mêmes, s'étonnent encore du succès d'une si périlleuse entreprise.

Le conseil impérial des prises dans sa séance du 21 avril, a adjugé le corsaire anglais et le tiers de la valeur du bâtiment illyrien aux quatre marins dont la bravoure peut être citée pour exemple à tous leurs camarades.

*le 1.<sup>er</sup> mai.*

Extrait du rapport du capitaine de vaisseau Bouvet, commandant la frégate de S. M. l'*Aréthuse*, au ministre de la marine.

*A bord de l'Aréthuse, le 19 avril 1813.*

Les frégates de S. M. le *Rubis*, capitaine Olivier, et l'*Aréthuse*, sous mon commandement, ayant croisé depuis le 25 novembre dernier jusques vers la fin de janvier dans les mers les plus dures, je me dirigeai sur la côte d'Afrique, et je conduisis aux îles de Los, le navire portugais *la Serra*, l'une de nos prises, dont la cargaison pouvait me fournir le ravitaillement de deux frégates.

Le 27, en arrivant sur ces îles, le *Rubis*, qui était en avant, eut connaissance d'un brick de guerre, qui, de très-loin, lui envoya un canot avec un officier.

*Riflessioni Economico-politiche sopra la Dalmazia di Gio. Luca Garagnin, Zara, 1806, in 8. vo.*

*Second article.*

S'il y a un sujet qui permette de passer très rapidement du style poétique au style le plus sévère, à l'éloquence historique, par exemple, c'est une statistique de la Dalmatie. Aucun pays n'offre de plus beaux sites à l'œil de l'homme; et peu de pays lui rappellent de plus grands souvenirs. Depuis Jason qui la visita, et Médée qui y dispersa les membres d'Absyrthe, jusqu'à Dioclétien dont Salone conserve encore les monumens, son histoire est liée à toutes les époques importantes de l'histoire des temps anciens. Quant aux beautés de son sol, il faut en prendre une idée dans l'ouvrage de M. de Garagnin dont je serai ici l'indigne interprète.

„ La situation de la Dalmatie, dit-il, prise en général, ne sauroit être plus d'heureuse ni plus favorable.  
 „ La partie maritime est baignée de l'Adriatique, et défendue par une foule d'îles et d'innombrables écueils, qui, ne semblent répandus autour d'elle dans un désordre agréable que pour l'orner encore. De belles campagnes du littoral et des îles, qui des rives de la mer montent doucement jusqu'au sommet des collines qui la bordent, attirent et séduisent en tout temps l'œil de l'observateur. Les montagnes qui s'élèvent au loin à travers les plaines riantes, sont presque toutes cultivées ou susceptibles de culture; mais il n'en est point qui ne se couvrent de gras pâturages, ou de bocages superbes. En faisant un pas vers le nord, derrière les premiers monts, je vois partout des prairies vastes et fertiles, des eaux pures et abondantes, des côtes gracieux dans leurs for-

Cette embarcation, en s'approchant, reconnut le Rubis, et força de voiles pour lui échapper, mais elle fut bientôt arrêtée.

Le bâtiment aperçu, était le brick de guerre anglais le Daring de 14 canons.

La brise était faible, et le Rubis n'arriva à portée de ce brick, que lorsqu'il eût fait côte. Nous le vîmes aussitôt tout en feu, et à cinq heures du soir il sauta en l'air.

A six heures, nous jettâmes l'ancre sur la rade des îles de Los.

Je me transportai aussitôt sur ces îles, où je trouvais des aiguades, des fruits et rafraichissemens de toute espèce.

Je fus informé que l'établissement anglais de Sierra-Léone était le chef-lieu de la station de deux frégates et de plusieurs corvettes; que l'une des frégates était partie quelques jours avant notre arrivée, et que celle qui restait ( l'Amelia ), paraissait plus grande et plus forte que les nôtres.

Dans six jours, nous eûmes refait nos six mois de vivres et notre eau, rafraichi les équipages, et espalimé nos bâtimens et leurs agrès.

Avant de reprendre la mer, je me décidai à renvoyer, sous condition d'échange, les prisonniers anglais que j'avais à bord, et je leur donnai, pour les transporter à Sierra-Léone un cutter dont je m'étais emparé.

Je remis les Portugais en possession de la Serra et le 4 février, nous appareillâmes de la rade de Los.

A 4 heures, l'Atethuse toucha sur un haut fond, quoique la sonde rapportât 5 brasses fond de vase. Je mis tout sur le mât, et parai aussitôt; mais les débris de la fausse quille me firent voir que j'avais abordé une tête de roche ou de corail; cependant la frégate ne faisait pas d'eau. Le gouvernail était démonté; les aiguillots rompus restés en partie dans les rosettes. Après m'être laissé dériver pendant quelque tems sur un fond de 5 brasses vase molle, je mouillai.

Le Rubis qui était dans mes eaux, mouilla à environ deux encablures à l'est. J'affourchai avec une ancre à jet au nord, et je fis mettre le gouvernail sur le pont.

La nuit fut calme et la mer belle jusqu'à trois heures du matin; alors un orage très-noir s'étant élevé dans le nord-est, je fis mouiller une seconde ancre: elle était à peine au fond, que le câble de la première cassa.

Le vent soufflait avec violence; la frégate chassait grand frais; toutes les bosses du câble que je venais de mouiller furent rompues, ainsi que son aiguillette de la cale; nous ne pûmes l'empêcher de filer par le bout.

Nous nous trouvâmes alors dans la situation la plus critique que l'on puisse imaginer, dérivant avec vitesse sur la côte de Tamara qui n'était pas éloignée; je mis sous voiles, mais sans gouvernail; assailli par un coup de vent, au milieu d'îles et de bancs à peu près inconnus, rasant le fond par 4 brasses d'eau, et dans la nuit la plus obscure!

Cependant je mis en usage toutes les ressources qui me restaient: un câble fut filé par la fenêtre du milieu de ma chambre, et deux bras qui lui furent frappés à trois brasses du bord le dirigeaient. A l'aide de cet appareil et des voiles que je balançais continuellement, je parvins à gagner le large et un fond de 12 brasses.

Alors la brise tomba et le tems s'éclaircit; au jour nous nous trouvâmes à environ 4 lieues au N. O. de Tamara, et en calme.

Je cherchais le Rubis vers le large, l'ayant vu mettre sous voiles en même tems que moi; mais quelle fut ma surprise de le retrouver près des îles, et couvert de signaux. Mon éloignement m'empêchait de les distinguer, mais je les jugeais d'un funeste présage.

Mon équipage était sans relâche employé une partie à la manœuvre qui était fort délicate, une autre à mettre des ancres sur le pont, à les enjauler, etc., et les charpentiers travaillaient à changer les ferrures du gouvernail.

Le nommé Paillet, caporal d'artillerie de marine plongea malgré la présence des requins, et dégagaa les ferrures de l'étambot des aiguillots cassés qui les bouchaient.

A 8 heures, nous mouillâmes une petite ancre sur

mes, opulens dans leurs produits, parmi lesquels on distingue pour leur singulière beauté ceux de Sign et de Verlika, de Knin et de Dernis. Ces petits monts eux-mêmes sont coupés par des gorges ombreuses, par des vallées fraîches et enchantées. Si j'éleve enfin mes regards aux cimes des Alpes majestueuses qui bornent mon horizon, quel spectacle que celui de ces couches horizontales, et de ces blocs immenses de marbre, et de ces forêts de pins, de sapins et de hêtres qui les couronnent, en balançant avec orgueil leur magnifique feuillage? La nature offre de toutes parts des sources de richesse et des objets d'admiration et de plaisir, et on croiroit qu'elle a pris à tâche de défier l'imagination des peintres les plus habiles en opposant à leurs inventions des sites si ravissans et des paysages si bien ordonnés.

Le morceau suivant est d'un autre genre. M. de Gara-

gnin peint avec une énergie sombre qui va très-bien à ce sujet l'état malheureux de la Dalmatie après les guerres et les révolutions du moyen age; et mon modele a moins à perdre dans cette traduction que dans la précédente, parce que les effets de cette espèce de style dépendent beaucoup plus des grands traits de la composition que de quelques nuances de coloris, trop faciles à altérer.

Les pertes immenses, et surtout l'avidissement du commerce furent les principales causes qui empêchèrent les nouvelles acquisitions de la Dalmatie de tourner sensiblement à son avantage. Trop profondes étoient les cicatrices que le cours des siècles avoit imprimées sur cette terre malheureuse, couverte encore de cadavres, de ruines et de cendres; tristes et horribles monumens des massacres passés et de la misère présente! Les habitans du continent n'étoient plus les mêmes. Une langue étrangère

un fond de 12 brasses, vase noire, et l'équipage put prendre un peu de repos.

Vers 11 heures, le Rubis tira quelques coups de canon, et à midi je distinguai son signal : les pompes sont insuffisantes pour franchir; je fis de suite embarquer deux pompes dans ma chaloupe, et l'expédiai sur le Rubis, avec ordre au capitaine Olivier de tâcher de se soutenir jusqu'au lendemain, où j'espérais le rejoindre; et, s'il ne le pouvait, de passer avec son équipage sur la prise la Serra, dont il débarquerait les Portugais.

A 2 heures du matin, 6, ma chaloupe, de retour avec les pompes, me rendit compte que le Rubis était entièrement perdu sur des roches où l'avait jeté l'orage de la nuit précédente; et que son équipage passait à bord de la Serra.

Dans la matinée, le gouvernail de l'Aréthuse fut complètement réparé: nous apercevions un grand bâtiment au vent, qui portait sur nous avec un petit frais. Je fis tout disposer pour appareiller et combattre.

A midi, nous étions prêts; la voile à vue était reconnue pour une frégate, et n'était plus qu'à une lieue; la brise fraîchissait.

Alors le grand canot du Rubis vint de la part du capitaine Olivier me demander des pompes que je ne pouvais lui donner alors, parceque l'ennemi approchait, et que j'avais à le combattre pour ensuite venir chercher son équipage.

L'enseigne Duhant-Cilly, commandant le canot du Rubis, me demanda à rester à bord avec ses canotiers pendant le combat, et je le lui accordai.

Lorsque j'eus mis sous voiles, je serrai le vent tribord, et l'ennemi vint au plus près du même bord et sous la même voilure que l'Aréthuse.

Obligé de virer de bord à cause des bancs, l'ennemi imita ma manœuvre, et ayant mis toutes voiles dehors, il en fit autant.

Nous courûmes ainsi au large avec un joli frais de S. S. O., je ne tardai pas à voir que je gagnais la frégate anglaise, et je comptais être à même de l'attaquer dans la nuit, lorsqu'un brouillard épais me la fit perdre de vue.

Le lendemain 7, nous étions à environ six lieues à l'O. des îles de Los. Il faisait presque calme, et je n'eus connaissance de la frégate ennemie que vers onze heures. Je portai dessus, et elle prit chasse sous toutes voiles; mais soit que l'Aréthuse marchât mieux qu'elle, soit qu'elle fit quelque manœuvre pour se laisser gagner, au coucher du soleil j'en étais plus près que la veille; la brise mollissait toujours; à sept heures l'ennemi se décida à attaquer et laissa porter sur notre bossoir; je l'attendis, et à 7 h.  $\frac{3}{4}$  nous étions l'un et l'autre à portée de pistolet sous les huniers avec un petit frais d'O., un beau clair de lune; et nous n'avions pas encore brûlé une amorce.

Je commençai le feu par une décharge de toute ma batterie, l'ennemi y répondit bientôt en nous prolongeant de long en long à longueur de rafouloir.

Alors s'engagea un furieux combat, dans lequel nos bâtimens semblaient liés par une colonne de feu.

Nous avons été abordés pendant plusieurs minutes, et pendant une heure et demie nous n'avons pas été à plus de portée de pistolet travers à travers. Il y eut des écouvillons arrachés et des coups de sabre donnés par les sabords.

Cependant notre feu me paraissait dominer celui de l'ennemi, et au bout d'une heure et demie, notre supériorité me paraissant assez marquée, je voulus à mon tour tenter l'abordage: je serrai le vent: mais les bras et les boulines étaient coupés partout de l'avant et de l'arrière, il ne me fut pas possible de venir au plus près. L'ennemi de son côté, augmenta de voiles. Son feu presque éteint se ranima quand il eut ouvert notre distance, et fit beaucoup de mal à notre grément.

A onze heures, le feu cessa de part et d'autre. Nous n'étions plus à bonne portée, et l'ennemi se couvrit de voiles, nous abandonnant le champ de bataille.

Je n'eus rien de plus pressé que de faire réparer les manœuvres les plus nécessaires pour faire de la voile, serrer le vent et poursuivre notre avantage.

L'Aréthuse avait énormément souffert: vingt hommes tués froids avaient été jetés à la mer pendant le

„ s'étoit introduite dans la nation, avec de nouvelles moeurs,  
 „ un nouveau génie, un nouveau caractère et des passions  
 „ nouvelles. L'agriculture abandonnée à des mains barbares ne  
 „ pouvoit plus offrir que d'âvares et sauvages moissons. L'in-  
 „ dustrie, étouffée sous le poids de tant de malheurs, se  
 „ bornoit au travaux de quelques misérables pêcheurs, et  
 „ tout aux plus, de quelques artisans grossiers. Le com-  
 „ merce, réduit en quelque sorte aux simples échanges de  
 „ l'enfance des peuples, et privé de son énergie nécessaire  
 „ n'osoit entreprendre d'étendre ses spéculations et de ra-  
 „ nimer la navigation abandonnée. Les villes incendiées  
 „ dans les différentes guerres ne reprirent point de vie;  
 „ les voies publiques détruites ne furent point rétablies;  
 „ le ponts romains renversés ne furent point relevés de  
 „ leurs ruines.

„ Je ne sais rien de plus déchirant que cette peinture de

la misère des Dalmates aux malheureuses époques que l'au-  
 „ teur vient de retracer. „ Quel spectacle, s'écrie-t-il, de  
 „ voir nous présente de toutes parts! Nous voyons les pau-  
 „ vres habitans de nos campagnes, sans autre nourriture  
 „ qu'un pain de racines broyées et quelques herbes mal-  
 „ saines, languissant sous le poids des maladies que leurs  
 „ occasionnent ces funestes aliments. Nous voyons nos  
 „ morlaques, le visage pâle, porter en vente de vil men-  
 „ bles que l'indigence avoit réservés pour ses derniers be-  
 „ soins, et le grain qui devoit renouveler les productions  
 „ de la terre, et jusqu'à leurs troupeaux; et si tout cela  
 „ ne suffit pas, leurs instrumens de labour et leurs armes!  
 „ Privés de toute ressource, nous les voyons, malgré  
 „ l'opprobre et l'horreur publique, descendre à l'odieuse  
 „ métier de mendiens. C'est alors qu'ils dépouillent avec  
 „ les couleurs les plus vives la détresse de leurs vieux pa-

combat, 88 hommes grièvement blessés étaient au poste du chirurgien; excepté le maître charpentier, tous mes officiers maritimes avaient été tués ou blessés: les hommes qui n'avaient reçu que des blessures légères n'avaient point quitté leur poste, ou y étaient retournés après s'être fait panser; et au milieu de cette scène de carnage, le 4.<sup>e</sup> de haut-bord n'aspirait qu'à reattaquer.

Il fit calme toute la nuit, et nous la passâmes à nous réparer.

Au point du jour, 8, l'ennemi nous restait au S. O. à environ une lieue et demie de distance, prenant chasse au sud sous toutes voiles dehors, avec une faible brise de N. O.

Je continuai à le poursuivre toute la journée, et à la nuit je le perdis de vue.

Je ne m'occupai plus alors que du sort du capitaine Olivier que j'avais laissé avec son équipage sur les îles de Los. Je fis route sur ces îles que je revis le lendemain 9.

Dans l'après-midi nous eûmes connaissance d'un bâtiment à trois mâts qui en sortait: Je jugeai que c'était la Serra et je passai la nuit à l'observer. C'était effectivement ce bâtiment: Je le rattrai le 10 au matin. Le capitaine Olivier était à bord avec tout son équipage. Il s'était embarqué sur cette prise ainsi que je le lui avais conseillé, après avoir détruit les restes du Rubis, qu'il avait été impossible de remettre à flot.

Je faisais route pour France, malgré tous les risques et la gêne d'une longue traversée, avec 300 hommes sur un bâtiment de 300 tonneaux, en mauvais état et très-mal approvisionné.

Ce digne et malheureux capitaine et ces compagnons nous ont revus avec une joie inexprimable, que le bonheur de leur être utiles, nous a fait partager plus vivement encore.

J'ai fait embarquer sur l'Aréthuse la moitié de l'équipage du Rubis, et j'ai donné la remorque à la Serra qui en a conservé le reste jusques par la latitude de Madère.

La, j'ai pris à bord tout ce qui était sur cette prise et je l'ai détruite parcequ'elle retardait ma marche.

J'ai passé quelques jours à croiser à la hauteur des Açores, où j'ai rencontré deux parlementaires, conduisant en Angleterre l'équipage de la frégate le Java: j'ai chassé plusieurs corvettes anglaises que je n'ai pu joindre.

Le 19, je suis entré à Saint-Malo, n'ayant plus que pour dix jours de vivres. Je me suis emparé dans le cours de la croisière de 15 bâtimens ennemis.

J'ai eu tout lieu d'être satisfait du zèle et des progrès de l'instruction de ceux de nos conscrits qui en étaient à leur première campagne; et je ne puis trop me

louer des officiers, des maîtres et marins de toutes classes du 4.<sup>e</sup> de haut-bord, dont se compose l'équipage de la frégate; tous ont rivalisé de dévouement et de courage dans toutes les circonstances; et l'habileté avec laquelle j'ai été secondé par les officiers est au-dessus de tous les éloges que je pourrais en faire.

Pour extrait.

Le ministre de la marine, duc Decrès.

le 1.<sup>er</sup> mai.

Il est difficile de se faire une idée du mouvement que la présence de S. M. l'Empereur a imprimé à toutes les parties de l'administration militaire et de l'enthousiasme que la nouvelle de son arrivée a répandu dans tous les corps de l'armée. Nous avons déjà vu différentes lettres de Mayence qui s'accordent toutes à nous annoncer que les troupes sont remplies d'ardeur, et qu'elles attendent avec impatience le signal des combats. Nos militaires sont principalement irrités contre les prussiens qu'ils regardent comme des traîtres, et ils se promettent bien de les faire repentir d'une conduite si peu honorable et qui n'a d'exemple que dans les annales mêmes de la monarchie prussienne.

Il faut avouer que le spectacle qu'offre en ce moment-ci l'empire français, doit étonner l'Europe attentive aux événemens que promet l'avenir. Les journalistes de Londres annonçaient, il y a peu de mois, que l'armée française était anéantie, que nos ressources étaient épuisées; et voilà tout-à-coup cette armée qui reparait plus brillante que jamais, qui, dans ses mouvemens préparatoires, menace déjà l'ennemi, rassure nos fidèles alliés et répand l'alarme chez ceux qui ont manqué de courage ou de loyauté. Plus les opérations de la campagne s'exécuteront sur une ligne étendue, plus le génie militaire de S. M. l'Empereur nous permet d'espérer de grands et d'heureux résultats. C'est dans ces vastes plans où se perdent les esprits vulgaires que paraît dans tout son éclat ce génie supérieur qui embrasse tout d'un coup d'œil, aperçoit les rapports les plus éloignés, et combine tant de mouvemens, tant de moyens divers pour arriver à un but unique et glorieux. *Le lion se réveille, et son réveil sera terrible.*

Il est impossible de se dissimuler que jamais la France dans aucun période de son histoire ne s'est montrée plus digne du haut rang qu'elle occupe parmi les nations. Tandis que ses ennemis, orgueilleux d'un triomphe sans danger et sans gloire, la représentaient comme abattue, elle répondait à la juste confiance de son souverain. Le même esprit de patriotisme et de fidélité animait toutes les parties de l'empire. Les ressources se multipliaient; et nous voyons aujourd'hui les heureux effets de ce noble enthousiasme.

#### LAYBACH, DE L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

„ rens, en montrant les petits enfans qui les entourent et  
 „ la touchante épouse qui partage leurs misères, et dont  
 „ la figure suppliante exprime la lutte d'une retenue na-  
 „ turelle avec des besoins invincibles. Hélas! ce n'est pas  
 „ tout! ceux-ci mêmes parlent à l'indigence qui ne peut  
 „ les secourir. . . . .

Ce dernier trait me paroit sublime et ce qui suit n'est pas moins admirable. „ Nous les voyons enfin se traîner  
 „ vers les pays étrangers mourir de désespoir et d'ennui  
 „ sur les routes qui les éloignent de la patrie. C'est à ce  
 „ prix qu'ils payent l'amour de leur terre natale et le re-  
 „ gret de la quitter! Ceux cependant qu'une constitution  
 „ forte et quelques rares alimens soutiennent encore pour-  
 „ suivent le chemin entrepris; quelques autres épouvantés  
 „ du seul souvenir des infortunes de leurs compatriotes,

„ s'efforcent d'accompagner, comme ils peuvent, les plus  
 „ forts et les plus dangereux. O quelle scène douloureuse,  
 „ quelle déplorable image! nos frères s'éloignent en foule  
 „ de la patrie, parce qu'ils ne peuvent y vivre, et nous  
 „ n'espérons plus de les revoir jamais. „

Au reste, je le répète; il faut voir dans l'original quel parti l'auteur sait tirer de sa langue; cette introduction toute entière paroit écrite sous la dictée de Machiavel. Elle en a le nerf et la souplesse, la vigueur et l'originalité.

Mon lecteur me saura gré de cet article; j'y suis pour très-peu de chose; il m'a cependant plus coûté que tout autre, car il m'a bien pénétré du sentiment de mon impuissance; ce qui est très désagréable, comme on sait, pour quiconque se mêle d'écrire.